

Brèves littéraires

Brèves

Escale

Christian Lemieux-Fournier

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux-Fournier, C. (1993). Escale. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 49-53.

CHRISTIAN LEMIEUX FOURNIER

Escale

— Mais qu'est-ce qu'il raconte ce mec !? me demande Hervé, chemise blanche et cravate rouge. Je hausse les épaules. Faut laisser faire. Soyons *cools*.

Chaleur. Sécheresse. Une bonne bière froide ce serait super. Je regarde. Non, y a pas de buvette aux douanes. Attendre. Hervé est très contrarié. Un drôle de type, Hervé. Même pour un Français. Employé des P.T.T. à Paris. Il aime les vacances exotiques.

À l'aéroport de Nouadhibou, un vrai martien : complet-veston, lourde valise à la main, immobile, sourire béat, dans le sable jusqu'aux chevilles. Il n'y avait que lui et moi, du sable, une baraque. Je portais mon sac en bandoulière, j'allais partir. Je l'ai regardé : «Il ressemble à Pierre Richard.» Nous étions vraiment seuls.

— Est-ce la première fois que vous venez en Mauritanie ?

— Vous croyez vraiment que l'on peut revenir ici ? que j'ai répondu. Il a ri. Il s'est approché de moi avec sa valise.

— C'est *super* comme endroit, non ?

J'étais bien. Je me sens toujours bien lorsqu'il n'y a rien à comprendre, nulle part où aller, et un étranger qui me parle en souriant. Autour de nous la désolation, au loin un regroupement de maisons.

- Vous êtes canadien ?
- Si vous voulez.

Rien de plus pénible que de refaire l'histoire du Québec à chaque fois. J'abrège.

- Je vous ai vu dans l'avion, qu'il a ajouté.

Facile. Y a pas foule sur le vol Las Palmas-Nouadhibou. Un vol sans encombre.

- Où est-ce que vous allez ?
- J'sais pas.

Il a dit ça comme on dit «il fait beau». Vraiment sympathique cet homme.

Nous nous sommes dirigés vers la ville. Lui avec sa valise et ses souliers vernis, moi avec mes bottines d'ouvrier et regardant partout.

- Beau pays pour réfléchir.
- C'est vrai ça. On se demande toujours quelle idée on a eue de venir ici.

Le désert. Le vrai. Avec tout le sable que cela implique.

- C'est pas pratique une valise.
- Non, mais elle roule si bien.

Souriant avec ça. Malgré le vent qui nous giflait des grains de sable à la figure. Les rares habitants nous regardaient passer avec étonnement. La surpopulation du Tiers-Monde n'est pas dans ce coin de pays.

Nous avons trouvé à nous loger. Quelque chose comme une maison de chambre aux murs lézardés. Bizarre. La propriétaire nous a offert un coup de rouge. Très francophile, la logeuse. Elle comptait les francs en experte. Nous avons mangé un steak-frites. Fruit de la pénétration française en Afrique du Nord. Pour un Québécois, c'est fascinant.

– Y a un *dancing*, qu'elle a dit la dame, plus tard dans la soirée.

Avec Hervé on a été y faire un tour. En fait de *dancing*, c'était plutôt un *cruising bar* payant. Le genre d'endroit où il faut s'asseoir sur son portefeuille, de peur qu'il ne s'envole. J'ai bu un *Johnny Walker*. C'est fou ce que l'alcool a bon goût en pays musulman.

– Vous voulez une fille ?

– Non merci, que j'ai répondu à la *barmaid*. J'suis pas payant, mais j'suis poli.

Hervé. La frousse lui a pris. Entouré de filles, il était. Faut dire que nous étions les deux seuls clients. Avec sa cravate et ses cheveux gris, il paraissait bien, respirait

l'aisance. Il attirait l'attention, c'est forcé. Je m'amusais beaucoup, pas lui.

Nouadhibou, c'est petit. Vraiment très petit. Y a peu de chose. En fait, y a rien. Y a même pas de cartes postales. J'aurais aimé en expédier à ma famille, à ma mère. Ça m'aurait occupé. De toute façon, y a même pas de bureau de poste.

Pour sortir de là, il a fallu reprendre l'avion. Pas croyable. Jusqu'à Nouakchott, la capitale, où nous ne sommes pas restés longtemps non plus; la même chose qu'à Nouadhibou, mais en plus gros. Un vide plus peuplé. On a pris le taxi jusqu'au fleuve Sénégal, un beau fleuve-frontière.

Nous attendons. Le douanier regarde Hervé de haut. Il a estampillé mon passeport en souriant. Je peux aller au Sénégal. Pas de problème. Le pont est juste là. Hervé lui, non.

- Mais qu'est-ce qu'il me veut, ce type ?
- Vous êtes français ?
- Mais oui, quoi ? Merde ! Non mais enfin !

Quelle idée aussi d'être français. C'est ce que je lui dis à Hervé. Il n'apprécie pas. Le douanier explique à Hervé qu'il aurait dû conserver les reçus de ses achats, qu'il lui faut davantage de liquidités, qu'il n'est pas du tout en règle et... qu'il devra payer l'amende s'il veut passer. Hervé est estomaqué. C'est combien l'amende, qu'il demande. Le total de vos dépenses au pays multiplié par cinq, que répond le fonctionnaire. Juste avant,

Hervé avait donné un chiffre, comme ça, en gros. Est-ce que je sais, moi ? En trois jours, j'ai dû dépenser x francs. Le douanier sourit.

— Vous devez à l'État mauritanien x francs multipliés par cinq.

— Ça va pas, non !?

— C'est la loi.

— J'ai la Carte blanche.

— Non. Comptant. Nous acceptons aussi les chèques de voyage.

Hervé n'en mène pas large. Il s'exclame :

— Mais c'est con à la fin ! En France...

— Les Français n'ont pas à me dire quoi faire, tranche le Mauritanien. De toute façon, je suis plus grand et plus beau qu'eux.

Hervé baisse les bras. Je souris. Le bureaucrate est comme le désert, il a l'éternité devant lui. Silence.

— Je t'attends de l'autre côté, que je dis à Hervé en m'en allant. J'ai le goût de marcher. Je me promène sur le pont. C'est vraiment un beau fleuve. Je fume en regardant les pirogues. Hervé ne vient pas. J'offre mon visage au soleil. Je ferme les yeux. J'écoute les sons chauds. J'aime être tout seul, sur ce pont, si loin de chez moi.

Bon. Faut y aller.

Je traverse la frontière.